

du peuple, des enfants sans fortune, constitués au physique et au moral selon la norme et le nombre, et qui ont tous le droit d'aspirer à une position sociale plus raffinée que celle qu'ils ont trouvée au berceau, même si ces enfants ne doivent être toute leur vie que des travailleurs manuels.

Or, et cela ne peut être contesté, la façon d'exprimer sa pensée, la manière de coordonner ses idées, de les traduire, de les soumettre à un interlocuteur, tout cela n'est pas indifférent et joue un rôle fort sensible dans la vie d'un homme. Donc, et avant tout, il faut apprendre sa langue, se familiariser avec toutes les subtilités qui la caractérisent, apprendre à manier le verbe avec élégance et habileté.

Est-ce qu'un enfant de 7 à 13 ans peut se soumettre aux tyrannies des grammaires et tirer parti des lois baroques gouvernant les règles de l'orthographe et qui, dans toutes les langues, ou à peu près, imposent à l'esprit des problèmes que la maturité d'âge seule peut accepter et résoudre ?—Non !

Il faut que l'enfant soit maître de sa langue, c'est-à-dire des moyens les plus simples d'exprimer sa pensée. Pour cela, il est nécessaire, d'abord, qu'il ne rencontre pas d'obstacles insurmontables, et qu'il puisse, en français, par exemple, distinguer entre le mot *couvent*, maison religieuse, et le mot *couvert*, troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif du verbe *couvrir*. Il faut que par la phonétique il puisse faire une différence entre cette phrase : "*Nous portions des portions.*"

Des exemples analogues pourraient être tirés de toutes les langues, mais puisque nous avons commencé par le français, la langue maternelle de la majorité de ceux à qui nous nous adressons, et surtout puisque l'orthographe française est en ce moment même l'objet d'une réforme sensible, tenons-nous-en là, et rentrons dans notre sujet, qui est la démonstration de la *nécessité* de la sténographie dans l'enseignement primaire.

Les enfants qui ne peuvent recevoir que cet enseignement n'ont pas la liberté de prétendre à la pénétration des règles abusives de l'orthographe. Ils doivent se contenter de suivre les grandes lignes imposées par ses lois, et, comme ils n'auront que rarement l'occasion de s'y soumettre au moyen de l'écriture, ils doivent du moins être en état de faire face à tout ce que la langue parlée exigera d'eux. Le seul moyen d'obtenir ce résultat, c'est de leur enseigner la sténographie.

Cette étude aura pour eux deux avantages irrésistibles chez tous les enfants : Son apparence mystérieuse et sa simplicité.

Grâce à ces deux caractères, la sténographie leur permettra d'enregistrer très fidèlement les sons de leur langue en leur procurant une distraction récréative, et s'ils commettent plus tard des fautes d'orthographe que les pédants seuls se permettront de relever, ils auront du moins la satisfaction de savoir comment les mots se prononcent, et surtout

celle de les bien prononcer, ce qui, pour eux qui n'auront guère que des communications orales, sera infiniment préférable à une impeccabilité relative dans les communications écrites.

Chez les sujets forcément limités à une étude élémentaire de leur langue, la façon de s'en bien servir, c'est-à-dire de s'en servir d'une manière pratique, est le résultat idéal, celui seul qu'on puisse s'attacher à obtenir, et, sans que nous ayons besoin d'insister d'avantage, celui que seule la sténographie pourra procurer.

## CHRONIQUE

### LE TRAVAIL DES FEMMES

Comme nous espérons que LE CANADA STÉNOGRAPHIQUE aura beaucoup de lectrices, nous ne saurions mieux faire que de consacrer notre première chronique à un sujet qui intéresse les femmes à un très haut degré. Il s'agit, puisqu'elles sont comme nous soumises à l'implacable loi du travail, de considérer si elles doivent partager dans une certaine mesure les travaux de l'homme, ou si la nature et la civilisation ne lui ont pas imposé une loi plus douce, en même temps que plus utile et surtout plus en rapport avec sa constitution et son rôle dans l'humanité.

La femme est moins robuste que l'homme, cela veut dire que l'homme est fait pour lutter et combattre, afin d'éloigner le danger de sa compagne et de ses enfants, et non pour les asservir. L'homme que n'a point abruti l'orgueil ou l'égoïsme, respecte et vénère la femme dans sa mère, dans sa sœur, dans sa compagne, dans sa fille. Celui qui foule aux pieds ce respect et cette vénération est le plus méprisable des hommes ; et la société qui manque de respect pour la femme, qui torture la jeune fille par de rudes et précoces travaux, qui lui enseigne l'impudeur et la débauche, qui détourne l'épouse de ses devoirs, qui empoisonne le fruit dans le sein de la mère, qui condamne à l'isolement c'est-à-dire à l'aumône précieuse la femme dont les cheveux ont prématurément blanchis, cette société est infâme.

Or, c'est accomplir toutes ces lâchetés que d'imposer ou seulement de permettre à la femme des travaux réservés à son protecteur, à son soutien naturel, l'homme. Nous n'entendons point par là que la femme doit être vouée à l'oisiveté ; non, certes. Mais elle a un rôle sublime à remplir, et tout ce qui tend à l'en distraire ou à l'en écarter est condamnable. Le rôle de la femme c'est la maternité, c'est de parer de sa grâce et de ses soins délicats le foyer conjugal, d'enjoliver le nid et de faire oublier à l'époux, par sa tendresse, les déceptions et les misères inhérentes à son labeur quotidien. Et comment parviendrait-elle à ce résultat si elle partage ce labeur, c'est-à-dire si elle aussi subit ces misères et ces déceptions ?